

L'ESTIME DE SOI, UN ART DE VIVRE AUJOURD'HUI... JESUS LE PRATIQUAIT DEJA ?

Le retour sur soi est une donnée importante dans un processus de changement de notre société occidentale et pour une nouvelle compréhension de l'action collective et de l'implication du sujet. En tant que mouvement dont une des références est la tradition chrétienne, la commission Vie et Foi de l'ACRF se propose d'analyser ce qu'apporte cette tradition sur le thème de l'estime de soi. L'estime de soi était-elle pratiquée par Jésus ? En quoi l'estime de soi, qui imprégnait la conduite de Jésus et que la tradition chrétienne a pu, pas toujours sans heurts, véhiculer, est-elle en porte-à-faux face aux normes dominantes de la société contemporaine ?

*... L'humain est ce qui va ainsi, tête nue, dans la recherche jamais interrompue de ce qui est plus grand que soi.
Et le premier venu est plus grand que nous...*

Christian Bobin, L'homme qui marche

Introduction

La commission Vie et Foi souhaite relever un défi. On a tous et toutes une image de nous-même plus ou moins positive, plus ou moins stable. On est pris dans certains rôles, liés à notre culture. Il y a pour chacun-e des pans de la personnalité que nous apprécions chez nous-même, d'autres beaucoup moins. Cette perception que nous avons de nous-même, cette échelle intérieure que nous établissons à propos de notre valeur subit de multiples influences : celle du regard des autres, celle des réalisations que nous laissons derrière nous, celles des échecs éventuels rencontrés.

Dans une société qui exige d'être gagnant-e et performant-e, où le modèle proposé est d'être riche, jeune, belle et en bonne santé, que devient l'estime de soi ? Nous recevons sans arrêt des messages où il nous faut atteindre le top. Qu'en dit la tradition chrétienne ? Celle-ci peut-elle éclairer ce chemin sinueux que constitue la construction de l'estime de soi ? Jésus relève les pêcheurs, les renvoie à eux-mêmes. Jésus prend soin de ce qu'il y a de faible en l'humain. Et cela concerne l'image que nous nous faisons de nous-même, la perception de notre valeur propre.

Avec Thierry TILQUIN, prêtre et formateur au Centre de formation Cardijn, on tentera de comprendre en quoi la vie de Jésus était empreinte de respect, socle de l'estime de soi. On croisera la question de l'estime

**ACTION CHRETIENNE RURALE DES FEMMES
ACRF - ASBL**

Rue Maurice Jaumain, 15 B-5330 Assesse

Editrice responsable : Léonie Gérard

Rédaction: Françoise Ansay et Françoise Warrant

Site Internet : www.acrf.be

de soi avec celle de la foi chrétienne, et plus exactement de ce qu'il en reste aujourd'hui. En effet, de quoi est constituée notre foi chrétienne d'aujourd'hui si ce n'est de notre expérience, notre mémoire (les textes, ce que les chrétiens ont pu construire au cours des 2000 ans, ce qui est transmis) ?

Les pratiques de Jésus et l'estime de soi : quel est le rapport ?

L'ESTIME DE SOI, UN CONCEPT RÉCENT

L'estime de soi est une notion introuvable dans les textes bibliques (Ancien et Nouveau Testaments). Et pour cause : le concept est assez neuf, il n'a pas pu être utilisé par les auteurs des évangiles. Utilisons-le avec prudence. Il y a même une relative opposition entre ce concept d'estime de soi et la référence au biblique en ce sens que avoir de la valeur aux yeux de Dieu a pu être considéré comme contraire au fait d'avoir une valeur personnelle.

Dans les attitudes de Jésus, l'estime de soi a-t-elle une certaine résonance ? Il y a de la part de Jésus un intérêt et un respect pour les personnes mais le respect lui aussi est une notion assez récente. Un temps d'arrêt sur le contexte culturel est donc nécessaire.

LA CULTURE ET LA SOCIÉTÉ D'AUJOURD'HUI

Passage de l'hétéronomie à l'autonomie

L'hétéronomie, c'est la culture ancienne qui privilégie l'obéissance à la loi de quelqu'un d'autre. La loi nous vient d'ailleurs. L'ailleurs a longtemps été constitué par la religion. Il a fallu attendre la Révolution française pour que l'ailleurs soit associé à la raison.

Dans la société occidentale, le passage progressif vers l'autonomie se traduit par différents traits. Nous nous fixons des normes pour nous-mêmes. L'autonomie se vit aussi par rapport à Dieu, et en tout cas par rapport à l'Eglise qui, tout en continuant d'exister, n'est plus la référence à partir de laquelle les choses se décident. La société se caractérise par un pluralisme et une laïcisation, par la pratique du débat. D'aucuns rêvent même de voir les convictions désormais cantonnées à la sphère du privé.

Une société rassasiée

Nous voyons advenir dans l'histoire de l'humanité une société rassasiée. Non seulement, les jeunes générations n'ont jamais connu la guerre mais la sécurité alimentaire va de soi. Si la faim existe encore en Europe, c'est un problème d'accès de certaines populations aux ressources mais pas un problème d'existence de ces ressources, selon la sociologue Danièle Hervieu-Léger.

La faim a disparu, toutefois un sentiment d'insécurité se fait jour, prenant appui sur différents phénomènes comme les violences urbaines. On est dans une société de la « menace » : les manques sont désormais d'un autre ordre (on songe au manque de sens notamment). Ma propriété, mes privilèges, l'Europe, etc,... sont menacés par le terrorisme, la diminution des ressources énergétiques, les risques liés au clonage.

Le recul du politique et des idéologies

L'utopie est plutôt limitée à soi : l'équilibre, la réalisation de soi constituent mon horizon de vie. L'utopie ne s'établit plus tellement autour de projets collectifs.

Une société de l'incertitude

Les certitudes sont mises en question, notamment celle qui consiste à avoir du travail, un travail de qualité. Le changement est permanent, même dans les sciences.

Une société d'hyperresponsabilisation de l'individu et du contrôle

'Fais une formation complémentaire', 'rédige correctement ton CV', 'apprends à te vendre'; 'si tu es malade, n'as-tu pas contribué par ton mode de vie peu équilibré à fragiliser ta santé?' On est même responsable pour les générations futures ! C'est du jamais vu. Avec de telles injonctions, beaucoup pèsent sur les épaules.

LA CULTURE DU TEMPS DE JÉSUS

Le contexte politique

Le contexte politique était caractérisé par l'occupation romaine. L'armée était présente (depuis 63 avant Jésus-Christ) mais l'empire romain était tellement vaste qu'il fallait forcément déléguer, c'était le cas en Palestine. Déléguer laisse du champ. Notamment au roi de Palestine. Sa royauté était concédée, non dynastique. Hérode a bâti sa légitimité sur sa seule force.

Un autre type de pouvoir était également présent sous la forme de l'autorité sacerdotale. La légitimité des Saducéens venait de Dieu et non de Rome. Les Saducéens insistaient sur le respect de la Loi.

Le contexte économique

Le contexte économique était caractérisé par la famine et les épidémies. Il y avait une forte concentration des propriétés terriennes. Les cultures étaient centrées sur l'exportation, vers Rome notamment. Un mécanisme de double fiscalité était instauré : un impôt pour « César » et un impôt pour Dieu, c'est-à-dire pour la classe sacerdotale.

Jérusalem était un grand pôle, à la fois religieux et économique. Face à Césarée, centre administratif des Romains, Jérusalem essayait de s'imposer. Le train de vie des rois était inimaginable (il suffit de voir comment fonctionnait la forteresse de Massada).

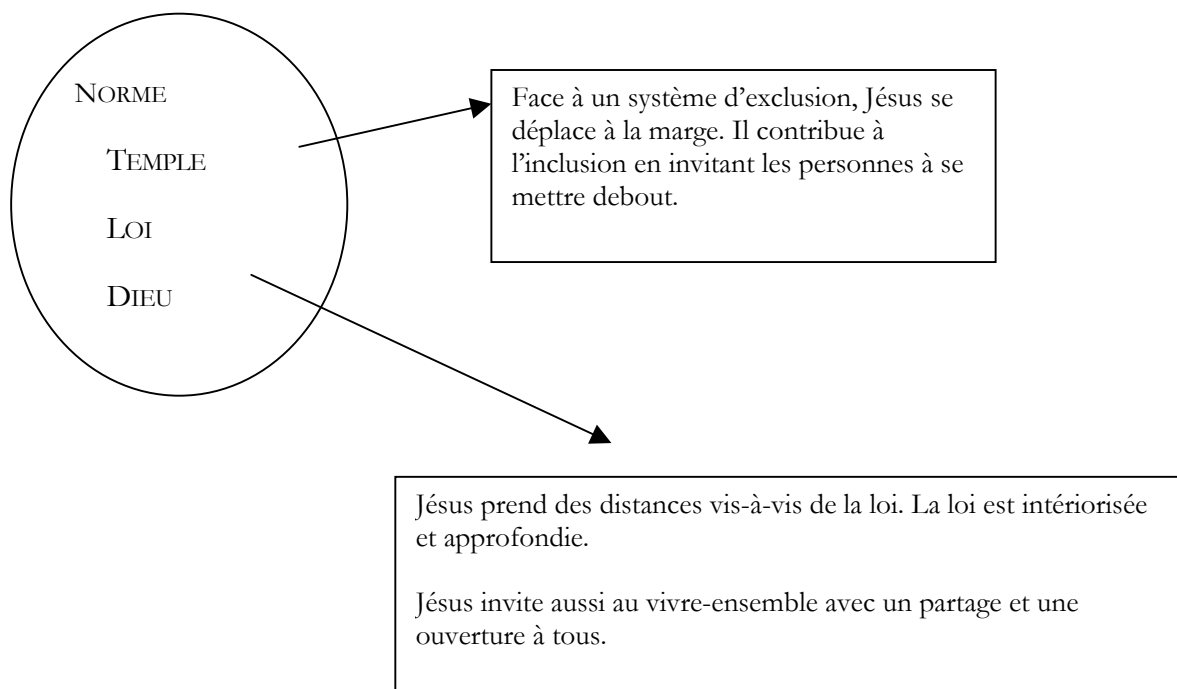
Le contexte culturel

Le contexte était caractérisé par une confrontation aux cultures étrangères grecque et romaine. A côté de cela, existaient plusieurs courants de rénovation. Un élément important tenait à la centralité de la religion. On rêvait de restauration de la vraie Royauté d'Israël.

LA PRATIQUE DE JÉSUS

Il est fondamental de situer la pratique de Jésus dans le contexte que l'on a évoqué. Le Jésus de l'histoire, qui est-il ? Rendons-nous compte que le Jésus de l'évangile est déjà le Jésus tel qu'il est perçu par ses amis, par ses proches. Il est aussi perçu au travers des pratiques des premières communautés chrétiennes. Il est aussi perçu à travers à une institutionnalisation progressive de l'Eglise chrétienne. Ce sont là des filtres à travers lesquels l'image de Jésus nous est parvenue.

La pratique de Jésus tient en une parole libératrice sur Dieu et sur l'homme. Jésus ne vit pas dans l'exclusion mais il se déplace à la marge. Il habite à Nazareth mais il se déplace d'abord à Capharnaüm, ville portuaire au bord du lac, le long d'une route très commerciale.



Jésus invite à une démarche de reconnaissance :

- dans un éveil à la confiance en soi ;
- dans une écoute respectueuse des personnes ;
- en trouvant une justesse dans la relation ;
- en appelant des disciples, hommes et femmes.

Jésus invite au bonheur, un bonheur dont « les petits » sont porteurs, et un bonheur qui ne nie pas le tragique de l'existence, l'existence du mal ou de la violence.

Jésus n'a pas toujours été au centre. Tant qu'il est aux marges du système, loin de Jérusalem, Jésus n'était pas trop inquiet, si ce n'est par les scribes, et de temps à autre, par les pharisiens. La pression s'est amplifiée dès son arrivée à Jérusalem. La justesse dans la relation que Jésus établit avec l'autre tient au fait qu'il établit une relation d'égalité, même si *de facto*, il y a inégalité. Il met en avant les personnes, avec un traitement différencié pour les pauvres, les démunis qu'il entend privilégier.

La place de l'estime de soi dans la tradition chrétienne

On pourrait dresser un tableau noir reprenant les innombrables errements qui, dans la tradition chrétienne, sont autant de manifestations de mépris de l'autre et de soi.

La liste des manifestations des fruits positifs de la tradition chrétienne est tout aussi longue : songeons au domaine de l'enseignement, au domaine artistique, à l'émergence de l'individu comme sujet, à l'insistance au sein de l'Eglise sur des valeurs éthiques et de solidarité. Tant du côté des errements que du côté des

avancements dans l'estime de soi et des autres au sein de la tradition chrétienne, il est délicat de vouloir dissocier la part de culture et la part liée proprement à la foi chrétienne.

Derrière la foi chrétienne, il y a cette dimension capitale de dignité de l'être humain. « Curieusement, on s'agenouille devant Jésus alors qu'il invite sans arrêt à se mettre debout. », nous dit Thierry TILQUIN. Tâchons de repérer quelques événements laissant progressivement place dans notre tradition chrétienne pour l'estime de soi-même et des autres.

Le concile de Jérusalem

Par rapport aux pratiques rituelles au sein des premières communautés juives qui font référence à Jésus (peut-on dire véritablement que les premières communautés étaient des communautés chrétiennes ?), on a établi comme règle de s'abstenir de faire des sacrifices païens. Ce concile est l'expression d'une recherche de compromis où personne n'est perdant ni écrasé.

Confrontation avec la gnose

La gnose est une philosophie et une sagesse pas nécessairement liées à la foi chrétienne insistant sur l'importance de connaître les mystères pour accéder à la transcendance. La gnose établissait une hiérarchie entre les choses visibles et les choses invisibles. Pour accéder au divin, il faut s'élever. Dieu est en haut et le corps est en bas. Certains chrétiens, confrontés à la gnose, se demandaient où placer Jésus, où placer l'humain aussi. On s'est mis d'accord au cours des conciles du IV^{ème} siècle pour mettre une séparation entre Dieu et le reste. L'humain est ainsi considéré comme autonome et a une consistance en lui-même. Cela donne une valeur et une dignité au corps, à l'humain.

Saint-Augustin et Faustus (début du V^{ème} siècle)

Faut-il opposer le bien et le mal ? Et considérer que Dieu est du côté du bien ? Faustus était très manichéen et souhaitait établir une nette ligne de démarcation entre le dedans et le dehors des communautés chrétiennes afin de préserver la pureté de ces communautés. Pour St-Augustin, raisonner ainsi n'était pas du tout évangélique car cela produisait trop d'exclusion. Pour autant, St-Augustin a introduit l'idée du péché originel. Cette référence au récit de la chute dans la Genèse signifie qu'il y a une solidarité des humains dans le Mal et aussi, que le Mal nous précède, que nous n'en sommes pas tout à fait responsables. Cette réflexion de Saint-Augustin sur les rapports entre le bien et le mal, et sur l'origine du mal, introduit de la souplesse dans les exigences.

Le dogme de Chalcédoine (451)

Jésus est-il Dieu ou est-il homme ? Voilà le dilemme posé. Le concile de Chalcédoine y répond en ces termes : en Jésus-Christ, on reconnaît le vrai Dieu et tout autant le vrai homme. Cela signifie que l'être humain a de la valeur, qu'il est estimable, et que, tout à la fois, Dieu a aussi de la valeur, qu'il est également estimable. Il n'y a pas concurrence entre les deux.

L'apport de Saint-François

Saint-François s'est battu pour un mode de vie évangélique qu'il a pratiqué avec d'autres. Ce n'était pas un projet théorique. Il a créé un ordre monastique et écrit une règle qui contient une clause de conscience : la règle de l'obéissance peut être dépassée chaque fois que la conscience le dicte. Cette conscience est très importante dans l'estime de soi.

Une des éléments importants dans la prise de décision est justement la conscience. Saint-François s'est battu face à la papauté pour que cette clause de conscience puisse figurer parmi les règles régissant le nouvel ordre monastique des Franciscains.

La controverse de Valladolid (XVI^{ème} siècle)

Les Indiens sont-ils des humains et peuvent-ils accéder à la citoyenneté de l'époque ? A l'époque, on a répondu positivement à la question mais il a fallu attendre plus tard en ce qui concerne les Noirs. C'est ainsi que l'esclavage des Noirs ne sera remis en cause plus tard., au XIX^{ème} siècle C'est là une étape fondamentale dans la reconnaissance de l'humain, qui est digne, qui ne peut être exploité.

Les découvertes de Galilée (XVI^{ème} siècle)

Les observations scientifiques de ce savant donnent lieu à un rapport de force entre la vérité scientifique et la vérité biblique : petit à petit seulement, on verra émerger une conscience libre. On voit aussi que l'être humain n'est pas seulement un être de nature mais aussi un être de culture.

Le concile Vatican II

C'est l'invention de la foi. La foi n'est plus seulement considérée comme quelque chose que l'on reçoit. Autre élément important mis en évidence par Vatican II, c'est la liberté d'adhérer à la religion. L'Eglise accepte désormais que certains aient d'autres voies pour accéder à Dieu. On n'a plus la vérité à soi seul. Le sens est donc une construction collective. L'interprétation du concile Vatican II varie cependant. Parce que les textes de ce concile ont été le fruit de compromis, ils ont été 'verrouillés'. Ainsi, le cardinal Ratzinger a écrit avant d'accéder à la Papauté qu'il existe une unique Eglise du Christ, réaffirmant de la sorte la supériorité de l'Eglise catholique.

Pour Thierry TILQUIN, il n'y a pas à proprement parler de 'valeurs chrétiennes' qu'il faudrait inculquer : beaucoup de nos valeurs dites chrétiennes sont de valeurs humanistes, partagées, portées par d'autres. Nous n'en avons pas l'exclusivité. Par ailleurs, inculquer, ce n'est qu'un mode de transmission parmi d'autres. Il faut faire le deuil d'une église uniformisée et massive. L'église est désormais fragmentée, minoritaire, l'essence même de la foi chrétienne n'est-elle pas d'être minoritaire ?

Notes prises par Françoise WARRANT, chargée d'étude ACRF

L'ACRF souhaite que

les informations qu'elle publie soient diffusées et reproduites.

N'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.

